

HANDOUT – “BILINGUALISM AND THE BULGARIAN WOMEN WRITERS IN THE 19TH C.

Nadezhda Alexandrova CEEPUS webinar 26.02.2021

Excerpts from publications in periodicals as illustrations of their embracement of Bulgarian national identity

1. Ekaterina Vassileva – introductory word to her first contribution to the press “Otechestvo” and a remark from the editor of the journal Pandeli Kisimov in the brackets

[Vassileva, Ekaterina. Gospodin redaktore na “Otechestvo”.// Otechestvo, 21 noemvri 1869]

Mr. Editor,

It is the first time that I take my pen to write to you about this kind of things! My contribution, I know, may not be so righteous to meet the criteria of your respectful newspaper, but I request that you interfere to correct when you find mistakes. *(On the contrary, we did not correct, just limited the repetitions in the sentences and inscribed it in Cyrillic, as we have announced in the previous issue. We wholeheartedly ask the honorable lady not to quit the pleasure of proving us with her contributions on topics that are on practical and social topics, which she skillfully demonstrated in the best way so far. With this she will honor our newspaper and all women from her sex from our community - note from editor.)*

I feel very sad that I do not know the Bulgarian calligraphy to write to you with Bulgarian words, because I have learned foreign languages, and I feel compelled to write in Latin alphabet. But It won't pass long before I learn the Bulgarian calligraphy... Now I realize how good it would have been if the parents see to their children learning mother tongues as first language and they let them learn foreign languages and other subjects.

2. Bogdana Iraskova-Hiteva supplement to Pokrok č 260, v Praze, 19 zari 1876 From Bulgaria

[Solenkova, Lyubomila. Bogdana Iraskova-Hiteva, Aprilskoto vastanie i cheshkiya vestnik “Pokrok”.// Panagyurski letopisi, kn. 8. 2017, 24-29.]

... In the day of celebration of the saints Cyril and Methodius in Kalofer faced a great danger; bad rumors spread out that our representatives did not welcome the Turkish chief [the pasha], that a revolt is about to start, and that in the monastery there are munitions stored ready for attack. The rumors reached the army of Circassian recruits, whose dark gang appeared at the vicinity above the city of Kalofer, at the hill of the mountain called Strazha. With my husband and children, we saw this theater from the windows of our neighbor Luvitza Topalova, where we stayed because the house had a higher fence and offered stronger protection. Everyone expected with fear the

attack of the Circassians, 250 of whom were wearing high woolen hats [kalpaks] and long winter coats. They came down the city and scattered around the streets, ready to loot. Their leader went to the pasha to request the start of the looting but the pasha did not give permission. The angry Circassians did not want to leave with nothing so they robbed several houses, but did not burn them. There was an incidental clash between a Bulgarian woman and a Circassian from the gang, in which she bruised his hand with an axe when he pushed his sword inside the fence to open the door. The sword fell inside and the Circassian ran away wounded. The army was near, on its way to Kazanlik. And at this moment I noticed that the Circassian came to Kalofer again. The life of the people in the city was at risk. The gang was shooting with their rifles to provoke an answer from the revolutionaries but they did not respond. If our pasha would have heard even one shot, he would have believed the Circassians that the people of Kalofer are ready to fight the Turks and all would have been destroyed. So, the pasha went to the Circassians to ask them to leave and one of them responded: “we came to search for the infidel who took my sword and I wouldn’t stand the fact that an infidel had wounded me”. The pasha took his own sword and gave it to the Circassian recruit. [...]

...The whole intelligentsia of Plovdiv is imprisoned. On the whole here things happened at such intensity that even the most eloquent pen could not describe them and even the dead from the graves could cry seeing them. I truly question myself now after these events how I stayed sane and I did not go mad; when I think about all of this again, I realize more and more that despite high culture the world is not heading towards humanity but to barbarism; yet the philanthropists here will take care of us....

3. Rahil Dushanova – news from Kazanlik – the speech for the inauguration of the women’s association in the city.

[Dushanova, Rahil. *Dopiska ot Kazanlak*.//Makedonia, 19 mai 1869]

Women have great role in the betterment of their nation. We should be like the glorious Bulgarian queen, the daughter of Tzar Vladimir, and sister of Boris – Theodora. She is the foremother of contemporary Bulgarian women.

With her being baptized in Orthodox Christianity has done an eternal and unforgettable good to her people! Other nations have a lot of such women [...] and we just stay and wonder [...] If we let ourselves in the hands of the muses we, the Bulgarian women, will become as numerous “Theodora” to our own fatherland!

*du Général Suvoroff.
Hommage de reconnaissance.*

*Ekatérine Basilov
Rue des Anglais N° 2
Paris*

ANNALES
DE LA
DYNASTIE RUSSE

—
RÉCITS VÉRIDIQUES
—

ŒUVRE CLASSIQUE
DE
ECHATÉRIE BASILOV
Femme de Lettres
à PARIS

SOUVENIRS

RÉCITS VÉRIDIQUES

DES FAITS LES PLUS MARQUANTS DE MA VIE

Le Docteur P. Beron était un des premiers médecins de Crayova; quand il fut devenu vieux, il renonça à exercer la médecine et partit pour Paris où il resta vingt-cinq années, logeant à l'Hôtel du Louvre, et s'occupant de philosophie.

Il avait une ferme à Mehedins, en Roumanie, et c'est à mon mari Basilov qu'il louait cette terre qui s'appelait Scorilă : chaque année mon mari lui apportait le loyer de cette ferme. Mon mari était le neveu du Docteur Beron et celui-ci avait beaucoup d'affection pour lui. Après la mort du Docteur Pierre Beron, mon mari quitta la ferme Scorilă et vendit en même temps une autre ferme qu'il faisait valoir en plus, et nous nous installâmes provisoirement à Braïla, en Roumanie.

C'est à Braïla qu'après chaque repas, mon mari avait l'habitude de me faire le récit des grands faits historiques qui ont illustré les différentes nations; il me parlait surtout du beau pays de France qui est au premier rang des nations civilisées et qui compte tant de grands hommes et même de femmes célèbres.

Il me racontait l'histoire d'Attila, ce farouche conquérant qui voulait mettre toute la France à feu et à sang et brûler Paris; il me disait comment une jeune bergère du nom de Geneviève, qui faisait paître ses moutons sur une colline, alla trouver le redoutable Attila et se jeta à ses genoux en le suppliant de cesser de ravager la France et de ne pas brûler Paris; et Attila, touché de ce dévouement, releva la jeune fille et lui promit qu'il l'exaucerait. En souvenir de Geneviève, sur l'emplacement même où elle faisait paître ses brebis, les moines et le peuple reconnaissants ont bâti une église qui porte le nom de Sainte-Geneviève et subsiste encore aujourd'hui. C'est un lieu de pèlerinage très fréquenté, et les étrangers de passage à Paris — en particulier les Anglais — ne manquent pas d'aller visiter cette église.

Un autre soir, mon mari me racontait l'histoire de Jeanne d'Arc. Les Anglais avaient déclaré la guerre aux Français, les avaient vaincus et l'armée française, poursuivie par ses vainqueurs, avait perdu toute cohésion et tout courage. C'est alors qu'une jeune fille, du nom de Jeanne, aussi jolie que

courageuse, se mit à la tête de cette pauvre armée et la conduisit à la victoire, ranimant par l'exemple de son courage celui des soldats abattus. Mais les Anglais s'étant emparé de Jeanne par ruse la brûlèrent vive à Rouen, et la jeune héroïne marcha au supplice en disant : « Je serai brûlée, mais j'ai remporté la victoire ».

Puis, mon mari me parlait de M^{me} de Sévigné, la plus remarquable des nombreuses femmes de lettres dont la France s'enorgueillit. Nulle mieux qu'elle a su dépeindre avec un merveilleux talent les nobles sentiments qui font les bonnes mères et les épouses irréprochables.

Mais, de tous les récits que me faisait mon mari, c'est celui de Geneviève qui hantait le plus mon imagination et c'est bien son exemple qui me décida à aller trouver l'Empereur Alexandre II pour lui offrir le tableau de Pierre le Grand, comme à l'Empereur de la Grande Russie, ayant seul le pouvoir de sauver les chrétiens balkaniques qui succombaient sous la dent cruelle des loups asiatiques.

MIHAIL BASILOV A BRAÏLA (Roumanie)

Je me souviens qu'un soir, mon mari me parla de la famille des Romanof et de l'illustre dynastie impériale; en regardant le portrait de Pierre le Grand, il me dit : « Tu veux absolument faire le portrait de Pierre I^{er}, ma chère Catherine? Comme tu travailles artistiquement, il me semble que cette idée de le donner au nom du peuple au Tzar Alexandre II sera d'un grand effet moral, car c'est bien en la personne du Tzar des Russes que nous pouvons avoir l'espoir de trouver un puissant protecteur pour les peuples slaves des Balkans et en particulier pour les Bulgares. »

LE PORTRAIT DE PIERRE LE GRAND

Après la mort de mon mari en 1876, je partis de Braïla (Roumanie) pour Paris en vue de commander un cadre sculpté en chêne, pour le portrait de Pierre le Grand, fondateur de la grande maison des Roumanof, portrait brodé par moi-même et destiné à être envoyé à Alexandre II.

Il faut noter une coïncidence bizarre : à Paris, c'est Monsieur Stoïlof, futur maître de la capitale Sophia, que je priai de me recommander à un sculpteur renommé pour mon tableau : « Je paierai largement, lui avais-je dit, pour qu'il soit sculpté artistiquement ». Ce cadre fut artistiquement sculpté.

J'étais de retour à Braïla avec ma mère et mon enfant depuis trois mois lorsque j'ai reçu de Paris l'encadrement sculpté, ayant tout autour des lauriers et oliviers et à son fronton l'aigle impériale.

Le portrait de Pierre I^{er} a été expédié en 1876 par Messieurs les Consuls Roumanenko, de Galatz et Mélas, de Braïla, qui étaient venus chez moi pour le voir; ils l'avaient trouvé digne d'être donné à l'Empereur.

Par le Consul de Galatz, fut donc envoyé à l'empereur Alexandre II, de la

très distinguée me rappela : « Madame, me dit-elle, vous avez oublié un rouleau de musique. » — Comme je la remerciais, elle me dit : « Vous connaissez la musique? » — Je répondis : « Je connais le violon, et je veux apprendre le chant : c'est une des raisons pour lesquelles je suis à Paris. » — Elle me dit très aimablement : « J'ai une amie, la Comtesse d'Orni, qui a une Académie de déclamation et de chant; elle a, parmi ses connaissances, beaucoup d'étrangers; si vous voulez, venez chez moi et je vous donnerai un mot de recommandation pour elle. » — Je la remerciai de sa gentillesse et, le lendemain, j'allai la voir. Elle s'appelait la Comtesse Montorssolo; son mari était le capitaine comte Montorssolo. Elle avait une fille de quatre ans; j'y étais allée avec mon fils et les deux enfants se mirent à jouer ensemble comme s'ils se connaissaient depuis longtemps.

La Comtesse Montorssolo me donna donc une lettre pour son amie, afin qu'elle s'intéresse à moi le plus possible. Je fus reçue chez la Comtesse d'Orni de la façon la plus aimable; elle me présenta à ses élèves de l'Académie de chant et j'appris la musique avec elles.

La Comtesse d'Orni donnait, tous les trois mois, avec ses élèves, dans ses grands salons, un concert où se trouvaient réunis les auteurs en vogue et les maîtres de la musique ainsi que de nombreux journalistes. Après deux années, je réussis à apprendre la sérénade de Gounod : *Quand tu chantes, bercée*. Les paroles sont de Victor Hugo. Au cours d'un de ces concerts, la Comtesse me pria de jouer au violon la Sérénade de Schubert et de chanter la Sérénade de Gounod. Comme je connaissais bien cette sérénade, je la chantai avec toute mon âme. Je fus très applaudie. Quand les applaudissements eurent cessé, la Comtesse d'Orni me prit par le bras et me présenta à l'auteur de la sérénade. Elle dit à ses hôtes que les bijoux, le collier de perles, le médaillon que je portais étaient des présents de l'Empereur Alexandre II. Comme je parlais de mon entrevue avec lui à Ploesti et à Livadia, on me demanda à quelle occasion j'avais eu l'honneur de l'approcher. Je répondis que je lui avais offert à Saint-Petersbourg le portrait de Pierre le Grand, et à Livadia le sien propre comme Libérateur des chrétiens. Victor Hugo me fit beaucoup de compliments, et pour mon chant et pour l'idée que j'avais eue de donner des tableaux à l'Empereur Alexandre II, en reconnaissance de ses nobles actions comme Libérateur des chrétiens et, en particulier, de la Bulgarie.

Le lendemain, la Comtesse d'Orni me conseilla de donner à Victor Hugo la brochure *La Bulgarie Epique*, que j'avais donnée à l'Empereur Alexandre II. Elle m'indiqua la manière de lui écrire et de présenter mes hommages au grand poète français.

Quelques jours après, je reçus de Victor Hugo un de ses ouvrages : *Notre-Dame de Paris, Esmeralda*, de 1831, avec cette dédicace écrite de sa main : « A la Noble Patriote Madame Catherine Basilov. Victor Hugo. »

En 1882, je partis pour Bucarest (Roumanie) où j'avais une maison avec un grand jardin, terrain venant de ma mère et qu'après sa mort j'avais eu l'intention de vendre. Avant d'aller à Bucarest, je fis un détour pour aller à

Sophia offrir en personne au Prince de Bulgarie Batemberg cette même brochure intitulée : *La Bulgarie Epique*, « A Son Altesse Sérénissime Prince de Bulgarie Batemberg ».

Arrivée dans cette ville, je fus introduite au Palais du Prince Batemberg par les soins du Ministre Stiholof. Il me connaissait d'avance. En 1880, en effet, avait eu lieu, à Roukoul, un bal à Islahané, en l'honneur du Prince. A cette occasion, j'avais été invitée aussi à ce bal.

Aussitôt que le prince m'aperçut, il me demanda comment allait la santé de mon enfant; en le remerciant de cette délicate attention, je lui offris la brochure reliée en cuir brodé d'or, représentant d'un côté ses armes et de l'autre le Lion, emblème de la Bulgarie. Il me remercia beaucoup.

Je lui racontai que j'avais donné le portrait du Tzar en reconnaissance de ses bienfaits envers la Bulgarie. Le Prince m'a promis une bourse permettant à mon fils de faire ses études à Paris.

MA MÈRE, KIRANA MIHUS, NÉE DIAMANDIDÉ, A SLIVES

Ma mère me raconta que mon père Mihus était mort quand j'avais l'âge de deux ans. Ma mère était née à Sliven (Traki). De là, ses parents Diamandidé, le frère de son père, et son oncle, le frère de sa mère Hagi Pêtre, l'emmenèrent avec eux, car elle était orpheline, à Braïla, et de là Hagi Pêtre l'emmena à Ploesti pour échapper à la cruauté des Turcs et principalement des Bachibouzouks qui, à intervalles rapprochés, terrorisaient les populations, se rendant même coupables de nombreux meurtres. Ma mère me répétait que presque toutes les familles chrétiennes avaient, dans les souterrains, de vraies rues où elles pouvaient se cacher.

Il faut noter cependant qu'il y avait aussi quelques vieux Turcs honnêtes, qui prenaient en pitié les chrétiens, les prévenant quand ils le pouvaient de la venue des bandes de Bachibouzouks; alors, tout le monde se cachait; seulement, les vieillards, hommes et femmes, restaient dans leurs maisons où ils devaient donner à manger et à boire à ces barbares; les Turcs entraient dans leur maison, et après s'être restaurés demandaient de l'argent, car, disaient-ils, ils s'étaient abimé les dents en mangeant. Ils allaient jusqu'à frapper les femmes pour qu'elles disent où s'étaient cachées les jeunes femmes, leurs filles.

Souvent, celles-ci, qui étaient cachées sous la maison, entendaient les sanglots de leurs parents et leurs cris de douleurs quand les Bachibouzouks les torturaient, cris déchirants qui parvenaient jusqu'à elles.

Quel douloureux dilemme pour elles. Se donner aux Turcs pour sauver leurs vieux parents, c'était encourir le mépris de leur époux pour toute leur vie; mais si elles restaient cachées, elles exposaient leurs vieux parents à être maltraités, fouettés ou même brûlés vifs.

Ma mère ajoutait : « La Russie a fait plusieurs guerres contre les Turcs, et dans chaque traité de paix elle imposait des conditions aux Turcs, mais celles-ci n'étaient jamais respectées. »